

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

La Forêt Noire

Lallemand, Charles

Paris, 1866

VIII

[urn:nbn:de:bsz:31-244707](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244707)

VIII

Après le repas du soir, à la nuit tombante, Johann prit congé de son père et monta à sa chambre. Le moment critique approchait ; Ludwig ne pouvait tarder ; aussi Johann était-il violemment oppressé en épiant tous les bruits venant du dehors.

Bientôt un pas alerte se fit entendre dans l'escalier, puis s'arrêta sur le palier. Ce temps d'arrêt causa un tressaillement à Johann. Sans attendre qu'on eut frappé, il alla ouvrir.

C'était Ludwig.

Comme de coutume, les deux amis échangèrent un bonsoir accompagné d'une cordiale poignée de main ; et, l'objet de la visite de Ludwig étant indiqué d'avance, l'entretien commença sans autre préambule, si ce n'est un de ces très-courts instants de silence qui précèdent toujours les entretiens d'une certaine gravité.

A ce moment presque solennel, des émotions bien différentes agitaient les deux amis qui se disposaient, l'un, à ouvrir son cœur tout entier, et l'autre, à écouter attentivement un aveu dont allait dépendre sa conduite à venir.

— Mon bon Johann, — dit enfin Ludwig, — je t'ai annoncé que j'avais à te faire une communication très-sérieuse. C'est une confiance que j'aurais dû dire, ajouta-t-il, car il s'agit d'un secret que je ne puis confier qu'à un ami sûr et dévoué comme toi.

— Tu sais, mon bon Johann, — reprit Ludwig après une pause, — que je n'ai jamais rien eu de caché pour toi, pas plus que tu ne

m'as laissé ignorer aucune de tes plus intimes pensées. Je ferais donc injure à ton amitié si je tardais plus longtemps à te confier un... sentiment qui s'est emparé de moi, et que je ne puis plus aujourd'hui me dissimuler à moi-même. Bref, mon bon Johann, j'aime, et j'aime sérieusement.

A cet aveu qui confirmait en partie ses prévisions, le cœur de Johann se serra; il sentit que la crise décisive était proche; mais, fidèle à sa résolution et craignant que son attitude ne se trahit malgré lui, il voulut, pour donner au besoin le change à Ludwig, paraître avoir à peu près deviné son secret; il mettait ainsi son ami plus à l'aide pour achever sa confidence.

— Ce que tu m'apprends là ne me surprend pas, mon cher Ludwig, — répondit Johann, — je m'en étais un peu douté, au ton mystérieux de ta lettre.

— Et... sans doute celle que tu aimes est digne de ton amour? — ajouta-t-il péniblement.

— C'est un trésor de douceur et de bonté, — répondit Ludwig, avec un accent tendre et pénétré.

— Quel âge a-t-elle? — reprit Johann.

— C'est encore une toute jeune fille; elle a dix-sept ans à peine, — dit Ludwig, que la tournure interrogative de l'entretien mettait tout-à-fait à l'aise.

Mais à mesure que l'esprit de Ludwig se rassérénait, les angoisses de Johann augmentaient de plus en plus. Pourtant, il comprima son émotion; et, poursuivant cette espèce d'interrogatoire qui le déchirait peu à peu :

— Est-elle de ce pays... cette charmante jeune fille? — continua naïvement Johann, sans songer que Ludwig n'avait jamais quitté Murgheim.

— Sans doute, — fit celui-ci, avec une légère nuance d'étonnement.

— Et... est-ce que je la connais?... — demanda Johann avec effort, et en dissimulant à peine l'émotion qui le suffoquait.

— Presque aussi bien que moi, mon bon Johann, répondit Ludwig, en accompagnant cette fois sa réponse d'un sourire d'intelligence, et sans se douter, le digne garçon, que ce sourire, en effet très-intelligible pour Johann, portait le dernier coup aux espérances de son meilleur ami.

Celui-ci eut alors besoin de faire un suprême appel à son courage, à la fermeté de sa résolution, pour ne pas succomber à cette dernière secousse, et ne pas laisser soupçonner à Ludwig le terrible combat qui se livrait en lui. Il avait eu beau prévoir, depuis quelques heures, cette révélation si accablante pour lui, il lui était cependant resté au fond du cœur une vague lueur d'espérance, de cette espérance inconsciente qui ne s'évanouit que lorsque tout est brisé, fini à jamais.

— « Tu la connais presque aussi bien que moi, » — lui avait dit Ludwig, avec la conviction que nulle autre réponse ne pouvait mieux l'éclairer. Et, en effet, cette réponse ne permettait plus aucun doute à Johann; car, sauf Maria Walder, qui leur avait fait trouver à tous deux tant de charme aux veillées de la maison Hartmann, Johann et Ludwig, tout entiers pendant le jour à leurs travaux respectifs, avaient fort peu de communes relations avec la jeunesse féminine de Murgheim.

Cependant, dans le violent trouble auquel il était en proie, Johann n'osait prononcer le nom de Maria; il lui semblait que ce nom lui brûlerait les lèvres.

Ludwig se méprenant sur la cause du silence de Johann et sur l'expression de sa physionomie, crut devoir compléter sa réponse :

— Ne devines-tu pas qu'il s'agit de Maria Walder, la fille de notre pasteur? — ajouta donc Ludwig, décidément surpris du manque de pénétration apparent de son ami.

Le ton sur lequel furent dits ces derniers mots — et l'empreinte d'inquiétude presque soupçonneuse qui se peignit en même temps sur le visage de Ludwig, rendirent au malheureux Johann la force de maîtriser sa poignante émotion.

— Tu as raison, mon cher Ludwig, — dit-il enfin, après un nouvel effort de volonté, — nulle jeune fille de Murgheim n'est plus digne de l'amour d'un brave et loyal garçon comme toi, et je me reproche de ne pas t'avoir mieux compris.

Et Johann, en manière d'excuses, tendit cordialement sa main à Ludwig, qui la serra avec effusion.

— Mais j'y songe, — poursuivit Johann, qui reprenait peu à peu tout son empire sur lui-même, — Maria se doute-t-elle du sentiment qu'elle t'a inspiré, et penses-tu qu'elle ait quelque penchant à le partager un jour ou l'autre ? car elle est bien jeune encore.....

— Tu es le premier, mon bon Johann, à qui je parle de mon amour, et Maria ne se doute de rien. D'ailleurs, quand je me déciderai à lui faire un aveu, ce ne sera que le jour où je serai sûr de l'agrément de son père, et où il me sera permis d'espérer celui de Maria elle-même. Mais, — ajouta Ludwig, après une légère hésitation, et comme se parlant à lui-même, — il faut que je sache avant tout la vérité sur la rencontre de ce matin.

— Que veux-tu dire ? — fit Johann assez surpris.

— Je veux dire, — répondit Ludwig, — que ce matin, tandis que je travaillais en pensant de tout mon cœur à cette chère enfant, je l'ai aperçue causant devant notre maison avec le grand Stéphen — qui avait l'air de lui dire des douceurs. Quand la conversation a été finie, Maria lui a donné une jolie fleur, tirée d'un bouquet qu'elle tenait à la main. Pourquoi Maria donne-t-elle des fleurs à Stéphen ? — ajouta Ludwig en joignant à sa péroraison un hochement de tête beaucoup trop flatteur pour le susdit Stéphen.

— Maria est un ange de candeur et d'innocence, mon cher Lud-

wig, — répliqua Johann, avec un triste et doux sourire, — et l'aventure que tu me racontes est une preuve de plus de son adorable ingénuité. Quand à Stéphen, c'est un grand garçon robuste, riche, point sentimental du tout, et même quelque peu butor, et qui ne songera jamais à épouser la fille d'un pauvre pasteur. — Rassure-toi donc, mon cher Ludwig, et laisse s'épanouir tranquillement, dans la sérénité de ton cœur, ton amour pour Maria Walder, qui sera un jour, je l'espère, la digne compagne que tu mérites.

Puis, serrant de nouveau la main de Ludwig, Johann reprit, avec une expression de profonde mélancolie :

— Laisse à d'autres le souci des espérances déçues et des douleurs ignorées. L'avenir s'ouvre à toi, souriant et facile; et rien ne doit troubler le bonheur qui t'attend.

En disant ces dernières paroles, qu'il accentua comme une protestation, Johann avait serré une dernière fois la main de Ludwig, après quoi les deux amis se séparèrent.

Ludwig, le cœur allégé, rasséréné par les explications et les souhaits de Johann, reprit joyeusement le chemin de sa maison.

Quand à Johann, dès qu'il fût seul et affranchi enfin de la cruelle contrainte qu'il avait soutenue durant ce long entretien, son cœur gonflé déborda; un sanglot souleva sa poitrine, et il s'affaissa sur une chaise, en cachant son visage dans ses mains.

IX

Johann laissa pendant quelque temps un libre cours aux mouvements douloureux de son cœur; puis, soulagé par ses larmes du poids